



# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

C'est le 3 janvier que commence à Paris, la neuvaine en l'honneur de Sainte-Geneviève. Pendant neuf jours consécutifs, — de neuf heures du matin à neuf heures du soir, — les églises de Saint-Étienne-du-Mont et de Sainte-Geneviève (Panthéon) sont littéralement envahies par les pèlerins appartenant à tous les mondes. On commence par faire une visite au tombeau de l'illustre patronne de Paris, qui se trouve dans une des chapelles de Saint-Étienne-du-Mont; puis on se rend à l'église de Sainte-Geneviève (Panthéon) pour honorer les reliques déposées dans cette fameuse chaise qu'autrefois on promenait processionnellement, dans les calamités publiques.

La rue Soufflot, la place du Panthéon et la rue de la Montagne Sainte-Geneviève présentent, à cette occasion, un caractère singulier avec leurs petites baraques d'objets de sainteté, à travers lesquelles circulent de nombreux promeneurs convaincus.

Cette fête religieuse n'a pas, avec les choses de la mode, un rapport aussi lointain qu'on le pourrait croire : en effet, pendant toute sa durée, de charitables femmes font la quête aux portes des églises, et ce rôle de quêteuse nous vaut, en ce moment même, un grand nombre de questions, qui toutes se résument ainsi : — Quelle toilette faut-il mettre ?

En thèse générale, lorsqu'une femme fait la quête pour les pauvres, elle doit se faire belle, être gracieuse, plaire en un mot, de façon à recueillir le plus d'offrandes possibles. Mais si la toilette est élé-

gante, elle doit être sérieuse ; les plus riches étoffes, la dentelle, les plumes et la fourrure sont autorisées, à condition que les couleurs soient sombres et la forme simple. La moindre excentricité serait du plus mauvais goût. C'est donc une élégante toilette de ville qu'il faut choisir. Le grand pardessus garni de hautes bandes de fourrure est, dans ce cas, tout à fait de circonstance.

La passementerie est arrivée, aujourd'hui, aux dernières limites du perfectionnement ; [on ne saurait aller au-delà, il nous

semble, et c'est à l'industrie parisienne qu'en revient tout le mérite. Ce sont tantôt des entredeux et des dentelles en passementeries mélangées de perles de jais ; tantôt des guirlandes bien en relief, imitant le feuillage, ainsi que des fruits ou des fleurs ; ici des motifs détachés, de grandeurs différentes, servant à garnir des plastrons de robes, en imitant une riche broderie ; là de belles appliques qu'on pose sur le dos d'un vêtement ou sur les épaules ;

des macarons avec pendoques de jais, constituant la plus élégante des garnitures, soit qu'on les place par gradation sur le dos et le pli bulgare de la robe, soit qu'on les mélange à des froufrous de dentelle. En un mot, la passementerie en cordonnet mélangé de jais est à l'ordre du jour de la mode actuelle.

L'année 1875 verra-t-elle s'ouvrir une ère de simplicité ? Nous ne saurions l'espérer, car la fin de l'année 1874 a fourni des élégances plus téméraires que jamais. Nous avons été à même de le constater chez une de nos bonnes couturières ; elle nous a avoué que, sur une commande de cinq toilettes facturées à huit mille francs, — ce qui est un fort joli denier ! — elle avait eu peu de bénéfice... Les étoffes sont à haut prix, les garnitures luxueuses et les façons exorbitantes : voilà pour la cliente. Le loyer est énorme, l'installation magnifique, les ouvrières nombreuses : voilà pour la couturière. Personne n'est content, et pourtant nul ne songe aux réformes !

Le jour de l'an passé, on pense sérieusement au

réceptions. C'est le moment de s'occuper des robes de bal ; aussi voit-on apparaître les étoffes vaporeuses : tarlatanes transparentes, tulles blancs ou de couleur, brodés ou pailletés ; les gazes unies ou brochées ; les soieries aux nuances idéales, les brochés, les rayures Pompadour. La blonde aura grand succès sur une toilette de ce genre ; ainsi nous avons vu des tabliers de tulle rayés en biais de blondes blanches assez hautes, avec des perles et des fleurs sur le pied de chacune d'elles : rien de joli comme



P. N° 239. — CHAPEAU Valois.

Modèle de M<sup>me</sup> Moreau-Didsbury, (boulevard des Capucines, 23).

cette disposition, lorsqu'elle est bien comprise et qu'on l'applique avec goût.

La dentelle, la perle, la plume, les fleurs et les oiseaux, voilà les éléments principaux des garnitures; il faut ajouter encore les marabouts de soie en toutes couleurs. Les dentelles noires ou blanches, ainsi que les tulles, sont souvent brodées de perles de couleurs assorties à la robe; le goût et la fantaisie en décident.

L'introduction des plumes de toutes couleurs, assorties ou non aux costumes, est une idée assez heureuse; leurs nuances se confondent ou se complètent l'une par l'autre, mais dans tous les cas s'harmonisent, et cela produit un ensemble à la fois coquet et élégant. Nous avons vu une délicieuse mantille en surah rose tendre, recouverte de tulle espagnol, entourée de plumes de coq roses. Ce ne sera pas sortir du sujet que de rappeler, en passant, tous ces fichus en dentelles perlées, avec plumes et ruches en crêpe lisse. Il y a des combinaisons charmantes en ce genre; on a facilement, par la teinture, des plumes de coq dans toute la gamme des tons, et rien n'est plus doux au visage que ce froufrou de plumes. Un bouquet de fleurs dans lesquelles se niche un oiseau mignon ferme ces fichus.

L'oiseau nous fait penser au papillon qui, lui aussi, est en faveur, — comme bijou, s'entend! — On voit des merveilles en ce genre: papillons tout en or finement découpé; papillons aux ailes déployées, or et pierres précieuses, lançant des feux de toutes nuances; papillons en argent et diamants enfin. Les femmes qui possèdent un de ces jolis bijoux le placent bien en vue sur leur corsage décolleté; quelques-unes le mettent dans leur coiffure, mais il y est un peu trop perdu. Ces papillons remplacent avantageusement les oiseaux. Mais il est des accommodements avec la mode et, pour n'avoir pas l'embarras du choix, vous verrez qu'on se résignera à porter à la fois papillons et oiseaux.

A propos de ces derniers et de leur succès croissant, commettons une indiscretion! Il s'agit d'un projet de robe de bal magnifique. Figurez-vous une robe... non, un nuage... de tulle blanc bouillonné et rebouillonné, sur lequel serait venue s'abattre une compagnie d'oiseaux des îles au plumage éclatant et multicolore... chacun de ces oiseaux piqué dans les bouillons du tulle, au milieu de nids de blonde et de nœuds en ruban couleur de feu! Quantité de perles d'or au cou et dans les cheveux! N'est-ce pas oriental?

Réellement il n'y a que les Américaines pour avoir de ces idées-là. Et dire que si elles sont jolies avec cela et remarquées au bal de... toutes les Parisiennes s'empareront aussitôt de cette toilette! Ah! les oiseaux ne sont pas près de s'envoler du domaine de la mode!

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des planches dans le texte.

P. N° 239.

CHAPEAU VALOIS, en feutre gris, à large passe doublée de velours noir et bordé d'un galon gris assorti. Nœud de velours noir placé contre la calotte sur le côté, servant de point de départ à une grande plume d'autruche grise, qui traverse la calotte et dont la pointe retournée accompagne le côté du visage. Deux ornements d'argent ciselé fixent le nœud et la plume. — Ce modèle constitue un élégant chapeau de visite ou de théâtre.

DG. N° 475.

TOILETTES DE BAL. — Robe de tulle bleu et tulle rose formant Pompadour. — La jupe, à longue traîne, est garnie de volants et de bouillonnés très légèrement faits et vaporeux, alternés tant comme nuance que comme façon. Cette garniture est posée en biais devant. — Sortie de bal en matelassé blanc, entourée de cygne et de nœuds de ruban blanc. Sa forme est celle de la mantille.

4. Toilette nacarat et dentelles blanches. — Jupôn en faille, à longue traîne unie, garni devant d'un plissé et d'une tête ruchée. — Tablier en tulle espagnol blanc, drapé et noué derrière, avec de longs bouts tombants.

Un large ruban, de couleur maïs, se mêle à ces pans avec un bouquet jardinière. — Le corsage décolleté, à longues pointes et lacé derrière, est orné d'une berthe composée d'un froufrou de blondes, avec des ganses maïs; une guirlande de fleurs « jardinière » (c'est-à-dire variées) traverse et garnit le corsage en biais en formant traîne sur le côté. — Sortie de bal, de forme mantille, en cachemire blanc, entourée et garnie de galons orientaux à fond noir et filets d'or; glands assortis.

3. Toilette en taffetas de nuance bouton d'or. — Jupe à longue traîne unie, montée avec un large pli quadruple derrière. Le devant est garni d'un volant plissé en crêpe, puis d'un large plissé de même étoffe à plis couchés, à tête plusieurs fois ruchée et dentelé dans le bas, où il est coupé par un galon dit filet vénitien: celui-ci, tout perlé, est fixé de distance en distance par des œillets variés. — Longue et large tunique en crêpe, bouillonnée sur ses bords où elle se termine par une dentelle blanche de Bruges. Le haut du bouillonné et celui de la dentelle sont couverts d'un filet vénitien perlé et soutenu de place en place par des œillets. Cette tunique, croisée sur le côté, forme un court tablier arrondi, pour se draper ensuite gracieusement sur toute la jupe. — Corsage décolleté en cœur devant et derrière, avec berthefichu en crêpe garnie comme le reste.

4. Robe en faille bleu électrique. — Jupôn à longue traîne unie, monté à larges plis derrière, garni dans le bas d'un volant froncé dont la tête est formée par un bouillonné en tarlatane blanche, que soutient un entredeux de dentelle noire perlée. Le devant du jupon est, en outre, traversé en biais, dans toute sa hauteur, par plusieurs rangs d'une garniture ainsi composée: petit volant, bouillonné de tarlatane blanche et dentelle noire perlée. Ces garnitures prennent naissance sur le côté de la jupe, sous le pli Bulgare, et se perdent de l'autre côté, sous une longue pointe en tarlatane blanche, entourée d'une dentelle perlée. — Le corsage, décolleté en cœur, est recouvert de tarlatane et garni d'une bretelle en dentelle perlée; roses et nœuds de ruban sur le côté.

5. Robe de satin noir. — Jupe à longue traîne, entourée de trois volants de tulle noir plissé, coupée au milieu du tablier par deux petits plissés en tulle noir posés la tête en bas. — Tablier en tulle noir perlé de jais, entouré de dentelle perlée, noué derrière avec de longs pans semblables. Des guirlandes de reines-marguerites et de feuillage égalaient la toilette: l'une entoure le tablier, en formant la traîne sur le côté; une autre garnit le bas de la jupe, où elle se fixe d'un côté, et remonte se perdre sous le pli Bulgare. — Corsage à longues pointes, décolleté en carré, encadré d'une berthe plate garnie de dentelle perlée, avec bouquet de fleurs assorties. Des blondes blanches sortent de l'intérieur pour retomber sur les épaules et les bras. — Marguerites et plumet blanc dans les cheveux.

6. Toilette en faille blanche et velours bleu. — Jupôn à traîne unie, garni devant d'un volant et d'un bouillonné. — Tablier en crêpe blanc, entouré de deux rangs de volants de dentelle blanche. — Corsage décolleté, en velours bleu derrière et sur les côtés, où il forme une basque ronde et de longs pans carrés comme ceux d'un mantelet. Ces pans, doublés de faille blanche, sont retournés sur eux-mêmes, sous forme de revers, se rabattant ainsi sur l'épaule et le dos. Une dentelle blanche en suit tous les bords. Le bas de la basque en velours se termine par trois rangs de dentelles blanches. Le devant du corsage, à pointe, est en faille blanche; le haut est garni de deux berthes en velours, qui se perdent de chaque côté sous les revers. Groupe de roses au bas du revers.

#### Description de la planche coloriée n° 1192.

##### COSTUMES DE TRAVESTISSEMENT.

1. Costume de papillon aux ailes déployées, butinant parmi les fleurs.
2. Fillette en costume éventail. Le corsage et la jupe affectent, en sens inverse, la forme et le dessin de deux éventails de couleur différente.
3. Canchoise tenant à la main un panier de fruits.

#### ÉCHOS DE LA MODE

Quelques châtelaines, qui se piquent de haute élégance, ont imaginé, pour affronter les champs à cette époque de brise et de neige, des costumes pleins d'un charme pittoresque et qui méritent de ne pas rester l'apanage des seuls domaines où ils ont été inventés.

Pour leurs courses au grand air, elles ont adopté des limousines exactement taillées sur le patron, et dans la même étoffe à rayures



1192

*Julis David*  
A. Levy, imp. r. de Mars, 66

*Ad. Fouchard et Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*  
*F. Challet*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

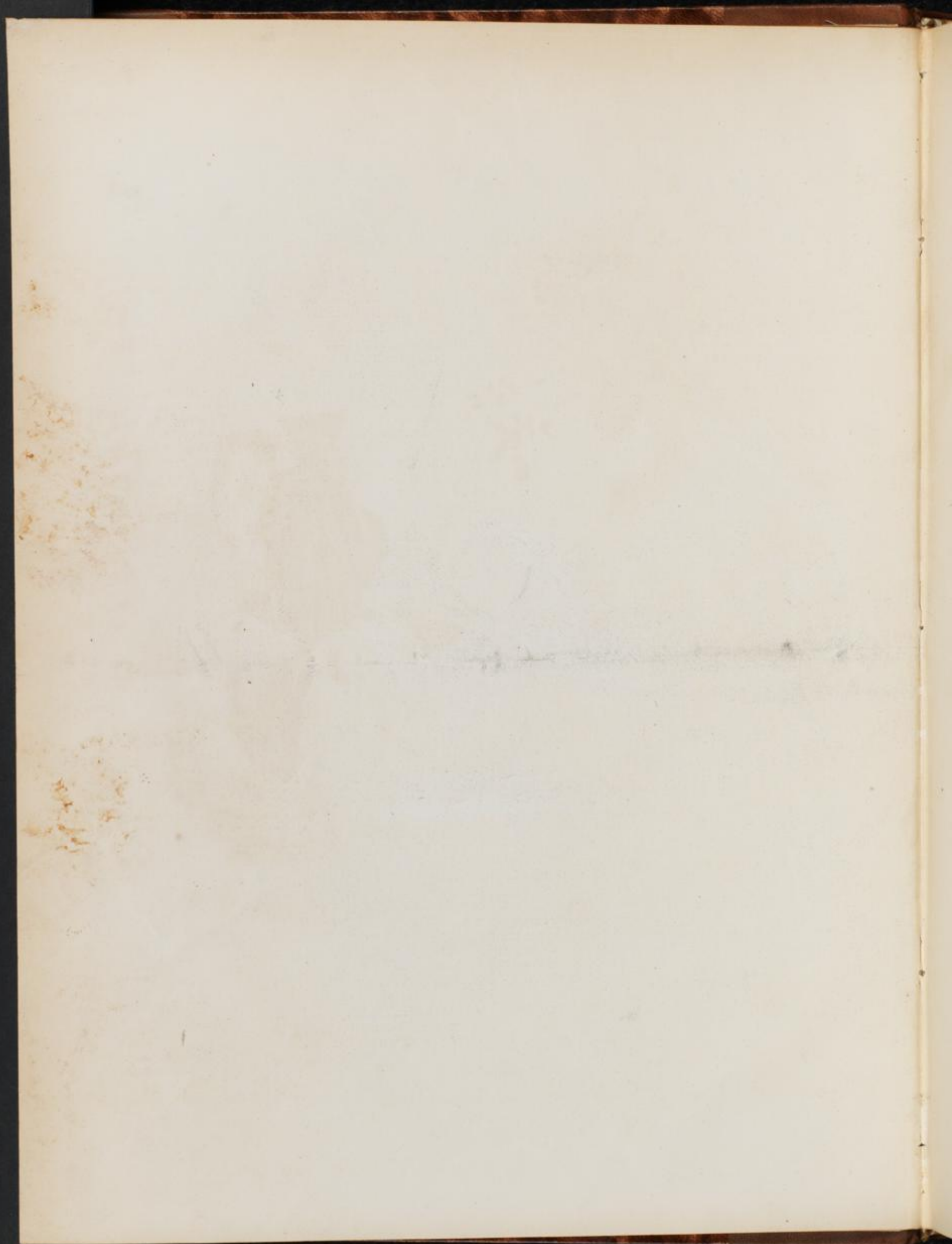
Costumes de M<sup>lle</sup> Dolphine Baron, Rue de Richelieu 112.

Supons et Couronnes de P. de Plument, r. Vivienne 33. Roulaus et Parurementerie: a la Ville de Lyon

Parfumerie de la M<sup>me</sup> Violet, Boule<sup>v</sup> des Capucines 12.

Entered at Stationer's Hall

LONDON Ad. Goddard, And. 4th, 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.



rustiques, que celles des paysannes; seulement elles les doublent de fourrures qui en rehaussent singulièrement le prix. C'est ainsi que la limousine de certaine princesse, châtelaine dans l'Oise, qui tient de la grand-mère de son mari d'admirables fourrures, ne représente pas une valeur de moins de quatre-vingt mille francs. Elle est entièrement doublée de martre zibeline.

Sous ces manteaux, nos châtelaines portent des costumes d'un caractère analogue et charmant en leur simplicité. Ils sont coupés dans les étoffes à solide aspect dont s'habillent en hiver les paysannes de nos provinces de l'Ouest, et faits à la façon Louis XVI, avec légers retroussis doublés de velours de couleur tranchée. Complétant le costume, sur la tête se pose une sorte de capulet de même étoffe que la robe et doublé également de velours, qu'on attache avec de grosses épingles d'or ou d'argent à la mode du Nord. Aux pieds, pour pouvoir braver l'humidité des allées du parc, de mignons sabots en acajou, dont quelques-uns sont ornés, au coude-pied, du chiffre armorié de leur propriétaire, afin de les reconnaître immédiatement au ratelier où ils s'accrochent dans le vestibule du château.

On voit que, pour être aux champs, l'élégance ne perd pas ses droits et que, tout en l'appropriant aux milieux agrestes où elle se produit, l'imagination féminine sait trouver des raffinements qui lui font honneur.

\*  
\* \*

Chaque hiver amène, dans les étoffes de robes, une couleur qui prend la vogue et s'étale sur toutes les jupes. Cette année, le choix n'est pas heureux. Il s'agit d'une certaine teinte fausse et louche qui n'est ni le bleu ni le violet, et dont l'aspect blesse les yeux.

Cette teinte, d'ailleurs, a une origine qui l'explique, et en la faisant connaître, nous donnerons en même temps l'histoire des couleurs et de la mode à Paris.

Un des grands teinturiers de Lyon ayant, par une erreur de proportion dans ses combinaisons chimiques, manqué son bleu, a amené cette nuance, qui s'exhibe à tous les étalages de magasin. Comme il avait une quantité considérable d'étoffes ainsi teintées, laissées pour compte, il a imaginé d'envoyer des agents à Paris pour s'entendre avec les détaillants du boulevard et les couturières en renom, afin d'écouler sa marchandise. Quelques femmes à la mode, quelques individualités de théâtres, enjolées dès lors par les langues bien pendues de leurs faiseuses, se laissèrent habiller de cette couleur, et de là le succès qui semble s'attacher à elle.

Un bénéfice énorme soldera l'erreur chimique d'une cuve de teinturier.

L. S.

---

### LES PAROLES D'OR

La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage.

VOLTAIRE.

On admire parfois ceux qui parlent... On estime plus souvent ceux qui se taisent.

LOUIS DÉPRET.

On ne juge jamais un homme sur ce qu'il n'a pas dit, et on le juge souvent favorablement parce qu'il ne dit rien. Ainsi, la théorie du silence complète la théorie de la conversation.

EUGÈNE CHAPUS.

La vie est faite d'une si étrange étoffe, que trop souvent le malheur des uns fait la joie des autres.

JULES SIMON.

---

## CAUSERIE

Voyez, lecteur, comme on est injuste... Au moment d'entamer avec vous, les pieds sur les chenets, cette causerie que vous lirez certainement au coin d'un bon feu, — car vous n'auriez, sans cela, aucune excuse capable de justifier une telle imprudence, — nous songions à exhiler toute une litanie de plaintes auprès desquelles les lamentations mêmes de feu Jérémie, de bible mémoire, n'eussent été que de l'eau de roses. Et pourtant, qu'est-ce que la triste condition d'un chroniqueur aux abois, qu'est-ce que les mille et un ennuis d'une année qui se meurt ou d'une année qui naît, comparés aux souffrances qu'entraînent pour tant de pauvres gens les rigueurs d'une saison inclemente? On frissonne en voyant, chaque jour, les nouvelles reçues du midi de la France ne parler que de neige tombée, de courriers égarés dans les montagnes, de trains restés en détresse; on est tenté de souffler dans ses doigts, mais on n'ose plus se montrer mécontent de son sort.

Du reste, nous n'avons que ce que Mathieu (de la Drôme) nous a prédit.

Du haut du ciel, tu demeure dernière,  
O bon Mathieu, tu dois être content!

De la neige, de la neige, encore de la neige! Que cela vous plaise ou non, on en mettra partout. Une seule consolation nous reste, et c'est la Suisse qui nous l'envoie sous forme de diéton. Noël blanc, Pâques vert: ainsi parle la sagesse des nations au pays des glaciers et des avalanches. Si elle dit vrai, l'hiver de 1874 aura droit aux circonstances atténuantes.

Il faut dire, en passant, qu'un événement heureusement rare en a rendu le début plus rude qu'on ne l'eût souhaité. L'Académie française avait eu l'imprudence de fixer pour la fin de décembre la réception de M. Mézières, et la température du discours prononcé par le successeur de Saint-Marc Girardin n'était pas faite, non plus que la réponse de M. Camille Roussel, pour échauffer l'atmosphère. Nous ne serions nullement surpris d'apprendre que, depuis ce jour, le baromètre ait persisté, sous la coupole de l'Institut, à marquer vingt degrés au-dessous de zéro.

L'hiver, à défaut de chaleur, se décidera-t-il à avoir de l'éclat? Il y aurait quelque témérité à l'affirmer, comme à promettre que Paris se mettra en frais d'hospitalité mondaine sur toute la ligne de ses belles demeures. Une femme d'esprit donnait dernièrement à un de nos confrères une raison assez originale du ralentissement qui se fait de plus en plus remarquer à Paris, chaque hiver, dans les réceptions.

« Les bals et les fêtes officielles, disait-elle, écrasent et tuent, par la comparaison involontaire du regard ébloui, fasciné, toute autre réunion. Les résidences d'État sont si opulentes, si vastes, d'un si grand luxe de décor et de lumière, qu'on se sent humilié dans son étage, son hôtel même, et qu'on n'ose plus y convier les cinq cents personnes obligatoires. »

Il en résulte qu'on se contente de retrouver son monde dans les salons présidentiels ou ministériels, et qu'on ferme les siens en disant: « Pourquoi donnerais-je des fêtes? L'État n'est-il pas là pour cela?... » Cet état de choses n'est pas nouveau, car on l'observait déjà sous l'Empire, et l'honneur, s'il y en a, en revient tout entier à cette époque de luxe effréné et de jouissance à tout prix.

Ce qui ne se ralentit pas, c'est l'habitude de distribuer des étrennes. Le monde, aux approches du jour de l'an, pourrait être divisé en deux grandes catégories: ceux qui donnent des étrennes et ceux qui en reçoivent. Dans cette dernière catégorie sont naturellement compris les gens qui en demandent, et l'on sait si tout leur est prétexte. Rien ne peint mieux le mal chronique dont ils sont atteints, — et dont ils font souffrir les autres, — que certaine anecdote plaisamment racontée par Alphonse Karr.

Un solliciteur d'étrennes se présente dans une maison.

— Qui êtes-vous ? lui dit le visité.

— C'est moi qui allume le réverbère placé devant votre porte, dans la rue.

— Ah !... Eh bien, voici une pièce de vingt sous.

Un quart d'heure après, un autre employé à l'éclairage public se présente.

— Mon ami, lui dit Alphonse Karr, j'ai déjà donné pour le réverbère.

— Oh ! monsieur, dit l'homme, vous avez donné à celui qui l'allume.

— Et que faites-vous donc ?

— Moi, je l'éteins.

Cette réponse n'a de comparable qu'une annonce vraiment hors ligne récemment trouvée dans un journal. On avait vu exploiter le prétexte des étrennes de bien des façons déjà par la publicité ; mais nous ne croyons pas qu'on soit allé jusque-là. Voici l'annonce en question :

#### ÉTRENNES DE 1875

« Quel cadeau plus précieux un père pourrait-il faire à sa fille, qu'en lui offrant un fiancé accompli ? Or, la maison \*\*\*, qui s'est consacrée depuis quinze années déjà à la spécialité des *mariages riches*, possède en ce moment le répertoire le plus complet de partis avantageux... »

Inutile de citer le reste. D'un sujet, a dit le philosophe, il faut savoir ne prendre que la fleur.

C'est une fleur aussi que cet avis d'un pharmacien passé maître en réclame comme en matière de drogues :

« Commencer gaiement l'année, c'est placer l'avenir sous d'heureux auspices. Mais la gaieté est incompatible avec un mauvais estomac. Les plus utiles étrennes sont donc incontestablement quelques flacons du délicieux *élixir antipiteux* qui chasse les humeurs noires... »

Vous croyez sans doute, lecteur aimable, qu'après ce beau spécimen il faut tirer l'échelle ? Détrompez-vous ! Seulement, nous allons sortir du domaine de la réclame pour entrer dans celui des « compliments ».

Nous avons sous les yeux un petit livre rouge, innocemment intitulé : *la Corbeille de l'écolier*, et qui contient toute une collection de « nouveaux compliments » en vers et en prose pour fêtes, anniversaires, cérémonies, jour de l'an, etc. Nous y cueillons cette perle :

#### A UN BIENFAITEUR

« Monsieur, l'intelligente tulipe s'ouvre aux rayons du soleil qui lui donne l'existence et se ferme lorsque cet astre s'enfuit ; le sensible ormeau, que rafraîchit en passant le ruisseau qui serpente à ses pieds, étend sur l'onde murmurante un vert feuillage pour entretenir la fraîcheur de ses eaux ; tous deux sont reconnaissants du bien qui leur est fait. Qu'ils sont heureux, et que j'envie leur sort, moi qui n'ai rien, monsieur, à vous offrir en échange de vos bontés, si ce n'est des vœux... » Etc.

Certes, on ne peut pas dire que l'intention soit mauvaise ; mais les auteurs de « passe-partout » en vers et en prose ne pourraient-ils donc former le cœur des écoliers sans déformer en même temps leur esprit ?

Laissons là cette trop fameuse *Corbeille*, dont plus d'une page n'est bonne qu'à jeter au panier, et prenons sur le fait l'esprit naturel et charmant des enfants.

Un de nos amis avait dit, il y a quelques jours, à sa petite fille :

— Si tu ne pleures pas d'ici à mardi, je te mènerai au Cirque voir les chevaux.

La mignonne riait soixante minutes par heure. Mais voilà que le lundi, ô douleur ! elle brise un bibelot de prix sur le bureau du papa. Maman gronde... une larme part...

— Ah ! dit le père, tu as pleuré...

— Oh ! non, papa... J'ai pleuré, mais c'était pour rire.

Ludovic SAUVEUR.

### L'ARBRE DE NOËL

des Enfants d'Alsace-Lorraine.

Chaque année ramène avec l'hiver, pour les malheureux exilés d'Alsace-Lorraine, des privations et des souffrances qu'ils ressentent plus amèrement loin du pays natal. Mais chaque année aussi leur cœur s'élève plus fort, leur constance résiste, et les enfants, réchauffés au foyer bienfaisant de la mère patrie, dans la fête célébrée par l'Association générale d'Alsace-Lorraine un encouragement en même temps qu'une constatation.

C'est ce que M. Louis Ratisbonne a très bien indiqué, presque au début de la cérémonie organisée au théâtre du Châtelet, dans des strophes composées pour la circonstance. Des applaudissements chaleureux ont répondu au poète qui exprimait si bien les sentiments dont l'auditoire était ému.

Cette émotion a redoublé quand on a commencé le défilé des enfants au pied de l'arbre de Noël dressé au milieu de la scène décorée par les attributs et les écussons des principales villes d'Alsace et de Lorraine. Plus d'une larme a coulé au spectacle saisissant qui rappelait tant de souvenirs douloureux et de poignantes infortunes. Les applaudissements les plus sympathiques ont salué les tout petits enfants que leurs parents conduisaient par la main et qui venaient recevoir les offrandes que leur distribuaient les dames du Comité.

La première série des distributions épuisée, M. Edouard Siebecker a récité, à son tour, une poésie dont les accents ont été droit au cœur de l'auditoire. Nous regrettons vraiment de ne pas pouvoir reproduire ces beaux vers. Ils nous font entendre la plainte déchirante exhalée par l'aïeul qui, resté au pays avec sa vieille compagne, rêve dans son foyer désert pendant la veillée de Noël aux enfants qu'il n'a pu suivre sur le chemin de l'exil. Puis le poète termine par cette invocation touchante à la grande cité qui comprend si noblement les grandes douleurs du patriotisme et qui a su adoucir le sort de tant d'exilés.

O Paris, toi qui vis au milieu des tempêtes  
Sans perdre ton courage et ta robuste foi,  
Où prends-tu donc cet or que sans compter tu jettes  
A tous les malheureux tendant la main vers toi ?

Toi qui, te réveillant d'une éternelle fête,  
Sus ramasser le fer trop lourd pour ton César  
Et, rejetant les fleurs qui couronnaient ta tête  
Formidable, apparus debout sur ton rempart !

Pendant les cinq mois que l'Allemand l'assiége  
Sans même regarder à l'âge, au sexe, au rang,  
Tes femmes, ton orgueil, ont vécu dans la neige,  
Tes hommes, ton espoir, sont tombés dans le sang.

Vous qui représentez la cité souveraine,  
Vous dont le cœur répond toujours à notre voix ;  
Fils de Paris au nom de l'Alsace Lorraine,  
Nous vous disons merci pour la troisième fois.  
Merci pour les petits dont le visage brille,  
Dont le bonheur éclate en de brillants ébats :  
Vous leur avez rendu le pays, la famille.  
Merci pour ceux aussi qui sont restés l'i-bas !  
Vous allez regagner vos demeures heureuses,  
Et vous emporterez dans vos cœurs bienfaisants  
Comme un cher souvenir, ces choses précieuses :  
Les larmes des vieillards, les rires des enfants !

Les applaudissements répétés qui ont accueilli l'éloquente poésie de M. Siebecker duraient encore quand le défilé des enfants recommença pour les distributions de la seconde série.

La cérémonie s'est terminée par le dépouillement de l'arbre symbolique, dont beaucoup d'assistants ont emporté une branche comme pieux souvenir des saines et saintes émotions de cette journée.

R. F.

### UNE ÉTOILE QUI FILE

Encore une étoile qui file, qui file, file et disparaît!

Bientôt Paris ne possèdera plus un seul des vieux restaurants dont la célébrité fut européenne. Le bouillon égalitaire contribue, pour sa bonne part, à cette abolition des gloires culinaires. Et puis, on n'a guère plus le temps d'être gourmand en ce temps de précipitation et de préoccupation universelle.

Quelles que soient d'ailleurs les causes, les effets sont là.

Disparu Véry, disparus les Provençaux, disparu le *Rocher de Cancale*. C'est maintenant le tour de Philippe, le fameux Philippe de la rue Montorgueil.

C'était l'illustration bourgeoise de la gastronomie. Le règne de Louis-Philippe fut l'apogée de sa splendeur. Un dîner chez Philippe était l'idéal suprême de Joseph Prudhomme. Comment avait-on été amené à choisir pour rendez-vous cette rue Montorgueil, de si vilain aspect et de si boueuse nature?

A cause, des huîtres qui passaient pour arriver là directement des pères.

Philippe n'avait d'ailleurs pas que sa clientèle bourgeoise. On y faisait des diners politiques, artistiques et littéraires.

Ce fut chez lui qu'un jour, à un dîner de journalistes républicains, prit naissance la fameuse poire qui tourmenta tant le roi.

On avait apporté, au dessert, une corbeille surmontée d'une poire gigantesque, à forme pointue du haut, évasée du bas. Le hasard voulut qu'un peu de mousse restât accrochée à la queue de la poire, couronnant ainsi son sommet d'une sorte de toupet.

Philippon, qui était là, fut frappé soudain :

— Ne bougez pas, dit-il... Qui est-ce qui me prête un crayon?

On lui tendit le crayon demandé.

Alors noirissant ici, creusant là de la pointe du couteau, il se mit à confectionner une tête improvisée, y ajouta un peu de mousse sur les côtés pour figurer les favoris.

Chacun le regardait faire, sans savoir ce qui allait résulter de ce travail mystérieux.

Lorsqu'il eut achevé :

— Regardez ! dit-il.

Il n'y eut qu'une voix pour reconnaître le modèle. De ce jour, la poire fut intronisée.

C'est chez Philippe aussi qu'eut lieu, pendant quelque temps, un dîner auquel les adeptes avaient donné le nom de *dîner des bardes*. On était encore sous le coup de l'émotion causée par la traduction des poésies d'Ossian, et tout était à la mode ossianesque.

Au *dîner des bardes*, que présidait Baour-Lormian, les convives étaient tenus d'apporter, pour la lire au dessert, une *poésie septentrionale* (sic). Ces vers d'inspiration boréale étaient récités aux sons d'une harpe, louée pour la circonstance, et qu'un artiste faisait délicieusement vibrer en sourdine, tandis que les bardes s'inondaient mutuellement de leurs rimes frappées.

Pauvre Baour-Lormian ! à la fin de sa carrière, il ne faisait plus de banquet aux arpèges. Il n'avait pas même de quoi manger.

C'est chez Philippe encore que Dumas père paria d'écrire un roman en soixante-douze heures. Le pari tenu, on minuta les feuilles de papier, on enferma Dumas, et au bout de soixante-et-onze heures et demie il était libéré. Le roman achevé s'appelait : *Le Chevalier de Maison-Rouge*.

C'est chez Philippe enfin que Meyerbeer traita avec le docteur Véron pour les représentations de *Robert-le-Diable*.

L'entrevue qui termina l'affaire eut lieu à table, en présence de quatre amis, comme s'il se fût agi d'un duel. Le docteur Véron, qui voulait bien monter la pièce, mais qui n'entendait pas se ruiner, convint de tout.

Puis, au café, lorsque l'on était en belle humeur :

— J'avais oublié un détail, dit-il. Si la mise en scène dépasse trente mille francs, il est indispensable que vous y contribuiez jusqu'à concurrence de l'excédant.

La mise en scène dépassa 80,000 francs.

Le docteur Véron n'éprouvait plus du tout le besoin de rien économiser.

Ce qui fit dire à Meyerbeer un bien joli mot.

On lui parlait précisément de la pompe alors insolite déployée dans *Robert*, et l'on en félicitait le directeur de l'Opéra.

— C'est ma foi vrai, dit Meyerbeer, il ne m'a fait reculer devant aucun sacrifice !

Que va devenir la maison où Philippe avait ses fourneaux ? On va métamorphoser ces appartements, ces cabinets et ces salons,

Dont les murs coquets,  
S'ils n'étaient discrets,  
Diraient leurs secrets.

J'imagine que les locataires reverront en songe, pendant la nuit, des ombres hanter, la coupe en main, leur sommeil troublé.

Pierre Véron.

### THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — Reprise de la *Douairière de Brionne*, avec Mlle Déjazet.

Il n'était peut-être pas très difficile de prévoir que la triomphante représentation de retraite de l'éminente artiste aurait pour effet de lui rendre la retraite insupportable. Le vaudeville dans lequel elle vient de reparaitre était fort habilement choisi.

Tant que Mlle Déjazet a joué le rôle de la douairière, tous ceux qui ne l'avaient pas vue depuis longtemps ont dû s'imaginer qu'elle n'avait que peu d'efforts à faire pour y être naturelle ; si bien qu'ils n'étaient pas sans inquiétude sur la transformation finale. Quand on l'a vue revenir en jeune officier de marine et qu'on s'est aperçu, à n'en pouvoir douter, que c'était pour faire la vieille qu'il lui fallait contrefaire son visage et sa voix, l'accueil chaleureux du public s'est tourné en enthousiasme.

Ce qui intéresse toute une nouvelle génération de spectateurs, c'est de savoir si ces représentations leur donneront de la célèbre comédienne une idée exacte ou une de ces impressions fausses et pénibles que laisse souvent après elle la vieillesse des artistes. Eh bien ! nous n'hésitons pas à dire qu'ils auront vu Déjazet. Puissent toute les chanteuses de Paris mettre en même temps cette occasion à profit pour aller chercher une leçon de diction !

La *Douairière de Brionne* a paru escortée de trois pièces nouvelles. L'une, de M. Adrien Marx, intitulée *Pendant l'orage*, est lourdement tombée.

La petite comédie de MM. Ch. Deslandes et Henri Bocage, *Une fille d'Eve*, moins nulle d'invention, a dû à une donnée ingénieuse un succès de seconde classe.

Enfin, MM. Delacour et Erny ont eu la bonne fortune de voir réussir tout à fait leur gai vaudeville, *Une chance de coquin*. Ce petit acte, plein de mouvement, joué avec entrain, paraît destiné à survivre au spectacle de transition dans lequel on l'a fait entrer.

HOP-FROG.



PLANCHE DG. N° 475. — TOILETTES DE BAL ET SORTIES DE BAL : MODÈLES DE M<sup>lle</sup> MARI  
( On peut se procurer, à l'Administration du Journal, rue Richelieu, 11, les patrons de





MODES DE BAL : MODELES DE M<sup>lle</sup> MARIE BATAILLON (RUE THERÈSE, 5). - DESCRIPTION PAGE 2  
(Le Journal, rue Bachelier, 92, les patrons découpés ou montés des modèles ci-dessus.)

## L'EXEMPLE

(NOUVELLE.)

Elle était vieille fille, vieille et toute seule dans sa maison. Ni chien, ni chat, ni perroquet. Concevez-vous tout ce qu'il y a d'austère dans une pareille situation ?

A l'entour de la maison, une petite ville de province; à l'entour de la vieille fille une pléiade de récits, dont pas un ne contenait une imputation de quelque valeur dont commentaient et expliquaient l'isolement et le célibat de Mlle Jeanne de Maugreland.

Et d'abord, elle tenait à la noblesse, étant fille du marquis de Maugreland émigré bien authentique; et la noblesse ne pouvait l'admettre, car sa mère était une simple paysanne, jadis servante de M. le marquis. Ensuite elle était savante, ayant lu tout ce qu'il y avait de livres et dans la bibliothèque dix-huitième siècle du feu marquis, et dans la bibliothèque dix-huitième siècle de M. l'archiprêtre Le Garouiller, curé de la paroisse et ayant fait venir, le plus qu'elle avait pu, des publications contemporaines. Or, je vous le demande, lesquelles des dignes matrones de la ville de ... en eussent fait leur société? Quant aux hommes elle était laide et même, ajoutaient-ils un peu revêche. Jugez!

A proprement parler, elle n'était pourtant pas méchante, car on citait d'elle des traits exquis mais, à côté, elle avait des paroles terribles: appelant par leurs vilains noms toutes les petites faiblesses d'esprit et de notre conscience pour lesquelles le langage du monde à des euphémismes; son code des indulgences.

Et puis, qu'elle vie bizarre elle menait! Tantôt bêchant son jardin et taillant ses arbres comme une simple paysanne; des sabots aux pieds et un grand chapeau de paille sur la tête. Tantôt ayant quasiment l'air d'un moine dans une grande robe de chambre brune qu'elle portait l'hiver au coin du feu. Ne sortant jamais, si ce n'est pour aller à l'église ou veiller une malade. Toujours prête à rendre un service, et ne voulant point de remerciements. Faisant le bien, et haïssant l'espèce humaine; généreuse et misanthrope; humble en sa vie, et hautaine avec les gens; miséricordieuse pour le commun des mortels, et inflexible pour ceux auxquels elle avait fait l'honneur d'une poignée de main et qui manquaient à certain code mental, intime et personnel, dont, sans dire: gare! elle leur appliquait les lois.

Étrange fille enfin, qu'on respectait, mais qu'on n'aimait point.

Pourquoi elle ne s'était point mariée, en son bel âge, on le comprenait à peu près: pas de fortune, à peine de quoi vivre avec économie, peu de figure, le caractère « original », comme on dit en province. — qui l'eût recherchée? Elle n'était pas le fait des jennes gens bien apparentés et en position de faire leur chemin dans le monde, et elle ne voulait ni d'un paysan ni d'un courtain de boutique.

Pourtant, sur le coup de ses quarante ans, elle avait trouvé un parti sortable. Il s'agissait d'un officier retraité, que lui présentait l'abbé Le Garouiller. L'officier avait cinquante ans d'âge et des cicatrices; pour toute fortune, sa retraite et la croix.

Mlle de Maugreland accueillit l'officier, s'assura qu'il avait des goûts simples et un caractère sociable, calcula qu'en ajoutant la retraite à sa modique rente, et en tirant parti des fruits et des légumes de son jardin, elle pourrait joindre les deux bouts de l'année, et donna son consentement.

Ce fut une nouvelle dans le voisinage et déjà l'on se demandait si Mlle de Maugreland, qui était maigre, sèche et ridée, se marierait en blanc, quand soudain elle ferma sa porte à son prétendu en déclarant que, toutes réflexions faites, elle ne se marierait jamais.

Pourquoi? On ne l'a jamais bien su. Le capitaine avait-il déçu? Quelque mauvais renseignement était-il arrivé sur son compte? Ce fut un problème insoluble pour les bonnes âmes du quartier.

Certainement, Mlle de Maugreland ne s'était pas éprise du capi-

taine. Mlle Maugreland, n'avait jamais paru faite aux sentiments tendres, et, rien qu'à la voir on eut parié qu'elle était femme à répondre à quiconque lui demanderait: « N'avez-vous jamais aimé? » Jour de Dieu! vous m'insultez! Mais quelqu'un au monde aurait-il pensé à lui faire pareille question?

Cependant du jour de la rupture de son mariage data une nouvelle période de sa vie. Cette vie devint plus austère et plus solitaire encore. Mlle de Maugreland ne vit plus personne du tout, hormis le vieil abbé Le Garouiller.

Un jour d'hiver, elle cheminait dans la campagne, toute seule coiffée du capuchon noir, vêtue de la pelisse de laine des paysannes, portant des chaussons de Strasbourg et des sabots cirés aux pieds, des mitaines tricotées aux mains; marchant sur les talus évitant les ornières et ça et là s'arrêtant à regarder l'état des blés, les promesses des arbres et le vol des corbeaux dans les plaines. Par d'autres moments, tout en marchant lentement elle tricotait un bas chiné de bleu et de blanc; quand elle sentait l'onglée, elle remettait le tricot dans sa poche.

Au fond d'un sillon creux, où de distance en distance, des flaques d'eau reflétaient le ciel brouillé de nuages gris et blancs, elle vit tout à coup quelque chose qui remuait. C'était plus gros qu'un oiseau, moins gros qu'un mouton. Elle avança un peu, et la chose ne se sauva pas. Ce n'était donc ni gibier ni bête fauve.

Elle avança plus encore, et la chose qui paraissait marcher à quatre pattes se leva sur deux, et lui montra dans une culotte de droguet rapiécée qui boutonnait derrière, et sous un bonnet de laine tricotée couleur suie, un marmot de cinq à six ans, pieds nus, à la figure turgide, aux mains souillées de terre, et qui avait l'air d'avoir une engelure sur chaque pommette et une autre sur le bout du nez.

— Qu'est-ce que tu fait là, mormouset?

— J'scharch' ed' chiches!

— Comment?

— J'scharch' ed' chiches!

Elle s'avança jusqu'à l'enfant, ne comprenant rien à ce baragouin, et demandant à ses yeux de compléter les renseignements insuffisants recueillis par ses oreilles.

Dans un méchant panier, près du petit drôle, elle vit des herbes: une sorte de plante moitié pissenlit, moitié chicorée, que l'on trouve dans les blés, en mars, quand ils ont été sarclés, et que l'on met en salade avec des œufs durs. Dans le pays, on appelle cela « des chiches de lièvres. » De là cette réponse baroque du petiot:

— J'scharch' ed' chiches!

— Ah! tu cherches des chiches? C'est pour ta mère?

— C'est pour el' vendre, donc!

— Ah! oui-dà, à la ville?

— Ben sûr!

— Et de l'argent, qu'en feras-tu?

— L'bailleraï à ma m'an!

— Que fait ton père?

— P'pa est mort.

L'enfant n'eut pas une larme dans les yeux; il ne s'apitoyait pas sur lui-même, il constatait un fait, sans accuser la Providence. Son visage bouffi demeura placide, et si, au bout d'un moment, il détourna les yeux, ce fut pour fouiller le sillon du regard.

— As-tu des frères et des sœurs?

— Vouï!

— Allons, je vais acheter tes chiches et te reconduire chez ta mère, si ce n'est pas trop loin.

Mlle de Maugreland marcha jusqu'au village le plus voisin précédée du petiot qui faisait « flie! flac! » de ses pieds nus dans la boue froide; et elle trouva là, dans une misérable cahute en torchis, ayant pour toutes fenêtres des morceaux de verre encastres dans la muraille, une paysanne de trente ans, qui paraissait plus âgée qu'une parisienne de soixante, et deux autres marmots plus jeunes que le chercheur de chiches.

La pauvres  
elle avait des  
temps; receva  
petite famille  
Quand Mlle  
naturel. Qu  
son gain a  
grait beaucoup  
— Si vous  
votre petit  
Pour lui, il  
mauvaises be  
— Eh! ma  
pauvre!... m  
— Pourqu  
— I m'aid  
journal, 1 m  
crotin, i cha  
— Mais i  
— Hé!...  
— Pauvre  
et pauvre fa  
vaches jusq  
un journal  
culture, q  
ou un agr  
Elle revie  
— Com  
— Ah!  
moins!  
— Eh!  
bonne tra  
le mois, le  
L'admir  
Le sou  
des sabots  
quels de r  
quilles d  
Mlle de Ma  
ques heur  
deux ou t  
Un an a  
Jamais  
qu'elle ad  
montrait  
à peu él  
plus ma  
intellectu  
tants.  
Elle é  
peut-être  
peut-être,  
scrupule  
souvent q  
s'étant pa  
peut-être e  
solitaire, s  
saut-elle sa  
elle avait é  
Paris,  
la voyait et  
fois, si l'en  
une flamme  
L'enfant  
disait et ap  
ne savait p

La pauvre travaillait aux champs comme journalière, quand elle avait des journées, maraudait, tricotait et filait le reste du temps; recevait çà et là quelques charités, et nourrissait ainsi sa petite famille au jour la journée. Dieu sait comme! par exemple.

Quand Mlle de Maugreland l'interrogea, elle se plaignit. C'était naturel. Que de peine pour trouver de l'ouvrage! pour suffire avec son gain aux besoins impérieux des trois petits, dont l'ainé mangeait beaucoup.

— Si vous voulez, dit la vieille fille, je vais vous le prendre, votre petit; je l'habillerai, le nourrirai et lui apprendrai à lire. Pour lui, il donnera la becquée à mes poulets et il arrachera les mauvaises herbes dans mon jardin.

— Eh! madame, j'voudrais bien... I serait ben pu heureux, le pauvre!... mais j'pouvons guère.... et même j'pouvons pas!

— Pourquoi?

— I m'aidiont un peu, si tant peu que ce soit. Quand j'vas en journée, i m'garde l's autres. Quand j'n'y vas pas, i ramasse du crottin, i charch'ed chiches, il conduit l's oies pour d'aucuns.

— Mais il n'apprend rien.

— Hé!... qu'voulez-vous!

— Pauvre petit! se dit Mlle de Maugreland en s'éloignant... et pauvre famille!... Que fera-t-il, ce garçonnet? Un gardeur de vaches jusqu'à quinze ans; un piqueux de bouvier après; puis, un journalier stupide! S'il apprenait à lire, s'il recevait quelque culture, qui sait? cela pourrait faire un bon artisan peut-être, ou un agriculteur entendu qui soutiendrait toute la famille?

Elle revint sur ses pas et dit à la paysanne:

— Combien peut-il bien vous gagner, votre petit?

— Ah! ben sûr qu'i m'gagne un bon écu d'six francs... au moins!

— Eh! bien, je vous donnerai les six francs; et, si vous êtes bonne travailleuse, je vous prendrai en journée une ou deux fois le mois, les jours de lessive.

L'affaire s'arrangea et Mlle de Maugreland emmena le petit.

Le soir même il avait des bas, des chaussons de Strasbourg et des sabots, et il marchait là dedans comme les pauvres chats auxquels de méchants garnements ont mis aux quatre pattes des coquilles de noix pleines de glu, pour chaussure. Le lendemain, Mlle de Maugreland fouillait toutes ses vieilles nippes, et en quelques heures confectionnait une culotte, une veste, un gilet et deux ou trois chemises.

Un an après il savait lire.

Jamais Mlle de Maugreland ne dit à personne qu'elle avait adopté, qu'elle adoptait ou adopterait le petit Françon, encore moins montrait-elle pour lui le moindre sentiment tendre. Mais peu à peu elle s'en occupa avec une assiduité et un exclusivisme plus marqués. Le développement physique et le développement intellectuel de l'enfant devinrent pour elle l'objet de soins constants.

Elle était active, vigilante, ardente à toutes ses entreprises; peut-être était-ce le besoin d'emploi de ses forces qui la poussait; peut-être, comme elle le laissait entendre quelquefois, était-ce scrupule de conscience, car l'abbé Le Garouiller lui avait dit bien souvent qu'elle avait de grands devoirs vis-à-vis du petit Françon, s'étant par sa propre volonté substituée à la mère de l'enfant; peut-être enfin cette vieille fille à l'âme ardente, à la vie âpre et solitaire, s'était-elle prise à aimer cet enfant... peut-être réunissait-elle sur sa tête tous les amours, toutes les tendresses dont elle avait été privée.

Parfois, en effet, quand le petit Françon courait un danger, on la voyait changer de visage; un tremblement la saisissait; d'autres fois, si l'enfant avait du succès ou bien répondait un mot heureux, une flamme rapide passait dans ses yeux.

L'enfant, dans cette atmosphère de soins, s'épanouissait, grandissait et apprenait. Mlle de Maugreland lui apprenait tout ce qu'elle ne savait pas, pour le lui transmettre.

Quand il eut douze ans, le petit Françon fit sa première communion exemplairement; il savait mieux son catéchisme que les fils de famille les plus huppés, et même récitait l'Évangile en latin.

On en augura que c'était « un sujet ».

Pour Mlle de Maugreland, elle semblait vivre d'une nouvelle vie. Rien ne lui coûta pour ouvrir à deux battants la carrière au-devant de son protégé. D'abord on cessa de l'appeler Françon pour l'appeler François; puis Mlle de Maugreland permit qu'on lui fit porter son nom; ensuite elle appela l'abbé Le Garouiller à concourir à l'éducation du jeune homme; elle lui adjoignit des professeurs, et on en fit un bachelier ès-lettres, puis un bachelier ès-sciences, et enfin un élève de l'École centrale.

C'était d'ailleurs un fort gentil garçon, doux, studieux, obéissant, et n'ayant jamais donné sujet de plainte à sa protectrice.

Sa position de fils aîné de veuve l'exemptait du service militaire; c'est pourquoi Mlle de Maugreland le laissa doubler le cap de la circonscription. Mais, dès qu'il fut quitte de l'impôt du sang, elle l'adopta selon les formes voulues par la loi, et à vingt-deux ans, grâce à l'amitié, au dévouement, aux soins et à l'économie de la vieille fille, le petit chercheur de chiches, pourvu d'un avenir et d'un nom, pouvait tenir de pair avec les fils de famille, les plus heureusement nés.

Vers ce moment éclata la guerre de 1870.

Au mois d'août il était chez sa protectrice, en vacances. On ne parlait alors que d'engagements volontaires; sa situation d'élève à l'École centrale lui assurait un grade, soit qu'il entrât dans la garde mobile, soit qu'il entrât dans l'armée régulière. Ce fut tout de suite une opinion faite dans la ville qu'il allait partir.

Mlle de Maugreland, pour son compte, n'en doutait pas. Silencieusement elle lui apprêtait et organisait un bagage de campagne. Et bien probablement elle aimait cet enfant d'adoption comme un fils de ses entrailles, car, de temps en temps, une larme brillait dans le coin de son œil, quand elle regardait François, ou bien quand elle ajoutait quelque chose à sa cantine.

C'est que c'était alors un beau garçon, donnant bien des espérances, et qu'il était dur de penser qu'une balle prussienne, en une seconde, pouvait coucher dans la tombe cette œuvre divine et humaine... Grands yeux bleus veloutés, cheveux châtain épais et bien plantés, jeune moustache sur des lèvres empourprées; vigoureux et de taille bien prise enfin tel, au physique comme au moral, qu'une mère en pouvait être fière.

C'est que, sur cette tête, Mlle de Maugreland avait placé beaucoup d'espérances. Cette vieille fille, issue d'un gentilhomme sans famille et d'une servante, se sentait comme une souche à moitié desséchée sur laquelle pourtant aurait pris une jeune greffe. En même temps elle s'enorgueillissait de fonder une nouvelle race, une race forte et vivace qui porterait à son tour de nombreux rameaux, dont les racines tiendraient au passé, dont les branches étendraient leur ombre sur une vaste étendue.

Toujours seule dans sa grande maison noire, aux trois quarts inhabitée, elle rêvait, pensait, combinait. L'action constante n'empêchait pas l'imagination de marcher: qu'elle bêchât son jardin, fit sa lessive, rangeât son linge, récoltât ses fruits ou tricotât des bas; qu'elle lût ou écrivit, toujours il y avait une préoccupation parallèle qui accompagnait son labeur. Elle songeait à François; François était le point central où venaient aboutir toutes ses intentions et tous ses efforts...

Il aurait une belle carrière; il ferait un bon mariage... il aurait des enfants, qu'elle pourrait voir encore, bien qu'elle eût ses soixante-dix ans.

Combien de fois ne s'était-elle pas promis de tenir son ménage quand il reviendrait de l'école, de veiller sur sa vie de jeune homme, et de lui choisir une femme? Qui sait même si, parmi les héritières les mieux pourvues de la ville, elle n'avait pas déjà secrètement fait son choix, et si le dimanche, à la messe, elle ne couvait pas des yeux sa future belle fille!

L'abbé Le Garouiller l'aiderait certainement à bien établir François; son grand âge, le long exercice du ministère lui avaient acquis beaucoup d'autorité et d'influence. On savait de plus qu'il laisserait sa petite fortune au jeune François de Maugreland, qu'il considérait comme un jeune homme très distingué.

Mais quoi ! la patrie était en danger, le territoire envahi...

Devant ce fait brutal et terrible, Mlle de Maugreland avait coupé court à ses châteaux en Espagne. Elle avait serré ses espérances, comme on serre les habits de noces d'une fiancée malade.

François de Maugreland, toutefois, ne parlait de rien.

« Il ne veut pas m'affliger, pensait la vieille fille. Quand le moment sera venu, il me dira : « Je pars demain. » A quoi bon remuer d'avance les choses douloureuses ? »

Mais septembre vint, et avec septembre le désastre de Sedan, l'effondrement de l'Empire et la marche de l'ennemi sur Paris; en même temps se produisait cet élan national, qu'on a vainement cherché à nier depuis et qui soulevait le patriotisme, qui appelait aux armes le ban et l'arrière-ban de la jeunesse française.

François avait l'air préoccupé; il sortait beaucoup et faisait de longues promenades solitaires dans la campagne. A l'heure du courrier, il se précipitait fiévreusement sur les journaux; mais on ne le voyait ni dans les clubs, ni dans les cafés, ni dans les salons de la ville. Un jour il dit à sa mère adoptive :

— Comme élève de l'école centrale, je pourrais obtenir un emploi dans l'administration des télégraphes; mais pour cela, il faut quelque protection. L'abbé Le Garouiller ne pourrait-il pas aller voir le nouveau sous-préfet républicain ?

Mlle de Maugreland devint très-pâle, ses mains se mirent à trembler, et elle voulut en vain articuler une réponse. Elle balbutia quelques syllabes inintelligibles, laissa tomber un plat qu'elle tenait et sortit. Ce fut pour courir s'enfermer dans sa chambre. Là, elle tomba sur une chaise et demeura longtemps comme stupéfiée.

Avait-elle bien entendu? Était-ce bien François, ce fils de son choix et de son cœur, sinon de ses entrailles, qui avait parlé? Oui!

Le sang s'était gelé dans ses veines. Tout à coup il bouillonna fiévreux et chaud. Cependant, elle demeura immobile, les yeux fixes et le cerveau sans pensées. C'était comme une statue qui changeait de couleur.

Un coup violent sur la tête ne l'eût pas davantage étourdie; elle demeura longtemps dans un état singulier. Cette créature énergique, abrupte, active, sans tendresse apparente, dénuée de sensibilité féminine, et dont l'âme était enveloppée d'une écorce rugueuse qu'on ne pénétrait point, n'avait jamais été aussi rudement touchée par la déception.

Jadis, quand elle rompit son mariage, elle eut bien quelques jours, quelques mois peut-être de mélancolie. Mais quoi!... ce mari qu'on lui présentait, elle l'acceptait par raison, sans illusions, sans enthousiasme. Jamais son image n'avait pénétré dans ce coin profond du cœur d'où semble jaillir la source de la vie. Quand une circonstance quelconque vint rompre les projets formés, elle éprouva un mécompte, tout au plus.

Quelle différence maintenant! Ce petit paysan qu'elle avait ramassé dans un sillon, puis élevé, puis fait homme, il était donc devenu son idéal, son espérance, son Dieu en même temps que son espoir, son Dieu en même temps que son amour?

Elle se le demandait avec épouvante... et autant que l'ébranlement de son cerveau pouvait lui permettre de former une pensée concrète, et elle s'accusait comme si elle s'était surprise en flagrant délit d'idolâtrie.

Enfin, elle dompta cette émotion contre laquelle se révoltaient son esprit et sa conscience, et elle reprit silencieusement l'activité uniforme de sa vie obscure.

Claude Vignon

(La suite au prochain numéro.)

## LA FACTURE

COMÉDIE PARISIENNE EN DIX-NEUF PROMENADES

AVEC UN PROLOGUE ET UN ÉPILOGUE

### Prologue.

DANS LE MAGASIN

LE COMMIS. — C'est trois francs quinze. Si madame veut passer à la caisse? (*Élevant la voix.*) Trois francs quinze.

L'ACHETEUSE. — Seriez-vous assez aimable pour me faire envoyer ce petit paquet? Vous mettriez la facture avec.

LE COMMIS (*dissimulant une grimace*). — C'est comme il plaira à madame.

L'ACHETEUSE. — Je l'aurai ce soir sans faute?

LE COMMIS. — Sans faute.

### I

— Mme X... ?

— C'est ici.

— Je lui apporte ce paquet.

— Vous avez été assez long. Elle l'attend depuis une heure.

— Ce n'est pas ma faute. Si vous voulez présenter la facture...

— Oh! pas maintenant, madame est trop occupée. Venez demain.

### II

— Vous désirez, monsieur ?

— C'est moi qui reviens...

— Pourquoi ?

— Pour cette petite note.

— Vous n'avez pas de chance, madame sort à l'instant.

— Allons, bon !

— Mais, aussi, comment venir dans l'après-midi ?

### III

— Mademoiselle...

— Ah! je vous reconnais. Vous venez...

— Pour la...

— La petite note.

— Justement.

— Est-ce que je ne vous ai pas dit que madame n'est jamais chez elle dans la soirée? Il faudrait passer le matin, sur les dix heures.

— Diable! c'est une heure qui ne m'est pas commode. Enfin!

### IV

— Ah! c'est encore vous.

— C'est encore moi. Vous m'avez dit...

— De venir à dix heures. Vous venez à dix heures un quart. Madame n'est plus là.

### V

— Madame X... ?

— C'est moi.

— Ah! enfin! J'ai à vous remettre...

— Une facture. Donnez. J'examinerai cela. (*La dame sort.*)

## VI

- C'est pour cette facture, madame...  
 — Laquelle? Ah! j'y suis. Je n'ai pas eu le temps d'y jeter les yeux. Mais je vais voir. (*Allant prendre la note.*) Nous disons trois francs quinze... Mais, pardon, il y a une erreur.  
 — Une erreur? Du tout, c'est bien ici.  
 — J'entends une erreur de chiffre. Je suis sûre que l'objet en question n'était que de trois francs.  
 — Je crois que madame...  
 — Mon ami, priez votre patron de consulter ses livres. Je vous rends votre acquit.

## VII

- Comment! encore ces trois francs quinze! J'avais pourtant demandé qu'on voulût bien vérifier.  
 — On l'a fait, madame.  
 — Ce n'est pas possible. Reprenez la note; je passerai moi-même au magasin.

## VIII

- Ah! oui, je voulais passer moi-même au magasin; mais je vais si rarement de ce côté-là... Combien vous dois-je?  
 — Trois francs quinze.  
 — Est-ce que vous avez une autre course à faire?  
 — Oui.  
 — Ayez donc l'obligeance de monter en repassant, j'aurai votre argent.

## IX

Madame prend sa douche.

## X

Madame est avec son coiffeur.

## XI

Madame s'habille.

## XII

Madame se déshabille.

## XIII

Madame est au lit.

## XIV

- Encore cette facture!  
 — Dame, voilà déjà treize fois depuis six mois...  
 — Il suffit. Avez-vous de la monnaie de mille francs?  
 — Non, madame.  
 — Alors il faudra revenir.

## XV

- Dites-moi, concierge, il n'y a donc personne chez madame X...? Je carillonne depuis une heure à sa porte.  
 — Vous auriez bien pu carillonner jusqu'à demain. Elle est à la campagne depuis huit jours.

## XVI

M<sup>me</sup> X... n'est pas de retour.

## XVII

- M<sup>me</sup> X...?  
 — Elle est toujours à la campagne.

## XVIII

- Qu'est-ce que vous me réclamez?  
 — Trois francs quinze.  
 — Est-ce que je n'ai pas payé cela avant mon départ? Mais si, j'ai dû payer cela.  
 — Je puis vous assurer, madame...  
 — Ça ne me suffit pas. Il y a trois ans, le boucher de ma mère lui a bien présenté deux fois la même note... Vous comprenez, vous venez au bout de huit mois! On n'attend pas huit mois pour présenter sa note!  
 — Mais, madame...  
 — C'est bon, allez. Je vérifierai mon livre de dépenses. On a vraiment bien tort de ne pas conserver tous ses reçus!

## XIX

- Comment! toujours cette facture, voilà qui est incroyable! mais c'est une persécution.  
 — Madame, c'est la dix-neuvième fois.  
 — Vous êtes un impertinent! Ne voilà-t-il pas une belle affaire pour trois francs quinze! Tenez, les voilà vos trois francs quinze. Non, je n'ai que deux francs quatre-vingt dix. N'importe, je ne suis pas à vingt-cinq centimes près. Tenez, et ne remettez jamais les pieds chez moi. Je n'oublierai pas les procédés de votre maison.

## Epilogue.

L'EMPLOYÉ (*seul sur le carré, comptant son argent*). — Deux francs quatre-vingt-dix. C'est cinq sous que ça me coûte. Allons, bon!... les deux francs sont à l'effigie du pape et la pièce de cinquante centimes est fausse.

Paul PARFAIT.

## LA GRANDE SŒUR

Quoique n'étant pas vieille, elle a déjà passé  
 L'âge où le front est rose et frais et garde encore  
 La première clarté de la première aurore :  
 Elle a l'air doux, mais triste et comme un peu lassé.

C'est qu'en mourant sa mère à ses soins a laissé  
 Un petit nouveau-né, son frère, qu'elle adore.  
 Elle veut à tout prix que cette enfance ignore  
 Les maux dont l'orphelin est toujours menacé.

A ce seul but elle a voué toute sa vie :  
 Sans faiblesse, sinon tout à fait sans envie,  
 Autour d'elle elle voit les autres s'établir...

Sachant bien qu'elle-même elle s'est condamnée,  
 Puisque voilà sa fleur de jeunesse fanée,  
 A rester seule. — Elle a son devoir à remplir.

Paul COLLIN.

## REVUE DES MAGASINS

La dernière quinzaine de décembre a été pour la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée d'Antin) l'occasion d'un véritable triomphe : c'était à qui, parmi nos plus élégantes mondaines, viendrait dans son magasin de prédilection, chercher ce qu'on est convenu d'appeler les étrennes utiles.

Parmi les objets qui ont eu le plus de succès, nous citerons les gracieuses écharpes et mantilles, en tulle espagnol noir ou blanc, qui se transforment en délicieuses coiffures pour le soir. — La *Ville de Lyon* se charge de les monter sur des guirlandes de fleurs: roses, œillets ou reines-marguerites, de nuances variées. Ce genre est fort à la mode en ce moment, et les femmes du meilleur monde l'ont adopté pour le théâtre.

Signalons encore les barbes en tout genre : application, Bruges, tulle dentelle noir ou blanc, crêpe lisse. Ces dernières, que l'on désigne sous le nom de *fanchon* ne cessent de jouir d'une grande faveur; on les met sous un chapeau de visite, ou de théâtre, pour servir de mentonnière.

Les fichus et parures en surah, damas Renaissance, dentelles perlées et ruches de crêpe lisse; les cravates en surah et broderies à jour, en soie et dentelles, en crêpe lisse, etc., ont été également fort appréciés. Cela devait être, car il est impossible d'imaginer quelque chose de plus frais, de plus coquet.

Le comptoir de passementerie de la *Ville de Lyon* est aujourd'hui mieux approvisionné que jamais, et les passementeries qu'on y voit sont vraiment d'un travail admirable : c'est la perfection réalisée. Ce sont des guirlandes de feuillage et de fruits à jours, tout enjolivées de perles; de délicieux ornements détachés, de grandeurs différentes, avec pendeloques de jais. Impossible de donner une idée exacte de la variété infinie de toutes ces merveilles de goût, d'une simplicité charmante ou d'une suprême élégance.

Un mot du comptoir des rubans, où brillent les dernières nouveautés de la fabrication de Saint-Etienne : brochés, damas Renaissance, écossais, façonnés en tous genres, unis dans les nuances les plus belles et les plus fines pour larges ceintures, nœuds de tête et de corsage.

Au moment des bals et des soirées, on comprend que le rayon des gants de la *Ville de Lyon* soit assiduellement fréquenté; chacun apprécie l'excellente coupe et la qualité supérieure des gants de cette maison, soit qu'on choisisse le gant de Suède, le gant de Saxe ou le gant *Josephine*, dont elle a la propriété exclusive.

— Une femme ne peut mieux faire, pour se défendre contre le froid, que d'adopter le *jupon duvet* de M. DE PLUMENT. Rien de plus confortable en cette saison, de plus hygiénique et de plus agréable à porter. Le *jupon duvet* est en même temps le plus élégant des jupons de dessous; aujourd'hui, sans cet objet indispensable, un trousseau soigné n'est pas complet.

Le *jupon princesse articulé*, dont nous avons déjà plusieurs fois signalé les avantages, est fort apprécié des personnes qui l'ont essayé; sa coupe parfaite, l'heureuse disposition de ses ressorts lui assignent la première place parmi tous les jupons de cette sorte. Avec le *jupon princesse articulé*, la toilette prend un caractère d'élégance tout particulier. La tournure est surtout disposée d'une façon ingénieuse, qui donne une grâce achevée à l'ensemble. En un mot, ce jupon réunit toutes les qualités nécessaires pour faire valoir la mode actuelle; il aplatit le devant du corps et rejette en arrière, sans prédominance trop accentuée, toute l'ampleur de la robe.

Le *corset Sultane* est, avec les deux jupons que nous venons de signaler, la cause du grand succès de la maison DE PLUMENT. Une femme vraiment élégante et sensée, qui a un égal souci de la beauté de sa taille, de la grâce de sa tournure et du bon état de sa santé, n'hésitera pas à demander rue Vivienne, 33, le *corset Sultane*, le *jupon princesse articulé* et le *jupon duvet*.

— Les jolies boîtes de parfumerie de la maison VIOLET ont eu un grand succès comme cadeau d'étrennes; c'est que le contenant et le contenu sont également précieux. Un proche parent peut toujours faire un cadeau de ce genre à une jolie femme, qui est enchantée de le recevoir; n'est-ce pas pour elle la source de Jouvence?

Ces boîtes renferment généralement : Un savon. — le savon de Thridace, célèbre entre tous, le seul recommandé par les sommités médicales pour l'hygiène et la beauté de la peau, — ou le savon « Veloutine », un des savons les plus recherchés par l'aristocratie du monde élégant, pour la finesse et la richesse de ses arômes.

Un pot de cold-cream, — la *crème de beauté*, qui est classée parmi les compositions les plus salutaires et les plus efficaces pour conserver la peau blanche et diaphane, en augmentant à la fois la douceur et la souplesse, et donner au teint la fraîcheur du jeune âge.

Un paquet de poudre au *lys de Kachemyr*, cette veloutine parfaite, adhérente, invisible, inaltérable, qui communique à la peau un éclat velouté des plus séduisants.

Une pommade au *baume de violettes*, — ce qu'il y a de plus puissant pour l'entretien et l'embellissement de la chevelure.

Pour les dents, l'eau, la poudre, l'opiat dentifrice ou *Vémailline*, nouvelle composition parfaite pour les soins de la bouche.

Un ou plusieurs flacons d'essence pour le mouchoir. Les parfums à l'ordre du jour sont pour le moment : la *Brise de violettes*, le *Gardenia*, le *Medina Celi* et l'*Ylang-Ylang*.

Au surplus, une visite au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) procurera à nos lectrices de plus complètes indications que nous ne pourrions le faire.

M. D'A.

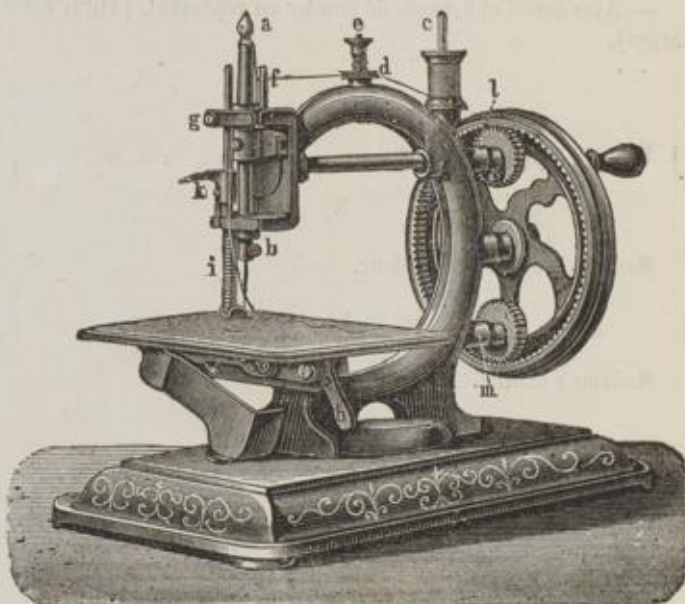
## NOTRE GRANDE PRIME

## Avis important

Au moment où les objets d'étrennes deviennent la grande préoccupation de quiconque a de la famille, nous croyons particulièrement opportun d'appeler toute l'attention de nos lectrices sur la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie.

Nos abonnées savent déjà que, par une faveur absolument spéciale et exclusive, cette précieuse machine a été mise à leur disposition, non plus au prix régulier de 250 francs, mais moyennant 150 fr., emballage compris.

Cette concession exceptionnelle ne pouvait être, on le comprend, que temporaire; aussi avons-nous reçu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie, à Paris, l'avis qu'elle ne pourrait être accordée au-delà du 15 janvier prochain. Il importe donc que toutes les personnes qui désireraient en bénéficier fassent sans retard leur demande, sous peine de ne plus pouvoir effectuer qu'à des conditions beaucoup plus onéreuses une acquisition dont les avantages sont réellement considérables.



Cette observation se rapporte également à la MACHINE A MAIN des mêmes constructeurs, dont nous donnons ici le dessin et dont le prix de vente, ordinairement fixé à 75 fr., a été abaissé pour nos abonnées seulement à 40 francs.

Il suffira, ainsi que nous l'avons dit déjà, de nous adresser, en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, ou en billets de banque français, la somme de 150 francs pour recevoir immédiatement, par la voie qui nous sera indiquée, la *Silencieuse*, soigneusement emballée. Contre envoi de 40 francs effectué de la même manière, on recevra la MACHINE A MAIN dans les mêmes conditions.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-gérants.